Document généré le 27 avr. 2024 03:20

Études d'histoire religieuse

Comptes rendus

Volume 88, numéro 1-2, 2022

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1092011ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1092011ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2022). Compte rendu de [Comptes rendus]. *Études d'histoire religieuse*, *88*(1-2), 85–119. https://doi.org/10.7202/1092011ar

Résumé de l'article

Ouvrages recensés :

Pierre Anctil, *Antijudaïsme et influence nazie au Québec. Le cas du journal* L'Action catholique *(1931-1939)*, par Harold Bérubé

Carl Bergeron, *La grande Marie ou le luxe de sainteté*, par Raymond Brodeur

Lucie Desrochers, *Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, un premier ministre improbable*, par Benoît Grenier

Paul-André Dubois, *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada*, par Guy Poirier

Pierre Ducharme, *Henri d'Arles. Abbé singulier, écrivain pluriel*, par Pierre Hébert

Pierre Hébert, *Vie(s) d'Eugène Seers/Louis Dantin. Une biochronique littéraire*, par Pascale Ryan

Éric Laliberté et Michel O'Neill, dir., *Pèlerinage, marche pèlerine et marche de longue durée au Québec*, par Jean Simard

Jean-Louis Lalonde, *Les 175 ans de l'église Saint-Jean, 1841-2016*, par Louis Rousseau

Yvan Lamonde, *Émonder et sauver l'arbre : Maurice Blain, la laïcité et la transition intellectuelle après Borduas*, par Stéphanie Audet

Marie-Andrée Lamontagne et Julia Chamard-Bergeron, dir., « Qu'avons-nous fait de notre baptême ? », *Argument*, par Raymond Lemieux

Dominique Marquis, *Jules-Paul Tardivel, l'homme public et l'homme privé (1851-1905)*, par Réal Bélanger

Géraldine Mossière, dir., *Dits et non-dits : mémoires catholiques au Québec*, par Sébastien Lecompte-Ducharme

Denise Robillard, *Témoin d'une Église de printemps : itinéraire spirituel et pastoral de Paul-Émile Charbonneau*, par Dominique Laperle

Philippe Roy-Lysencourt, dir., *Histoire de la délégation apostolique du Saint-Siège au Canada*, par Alexandre Dumas

Philippe Volpé, *À la frontière des mondes. Jeunesse étudiante, Action catholique et changement social en Acadie (1900-1970)*, par Jean-Philippe Warren

© Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SCHEC, Études d'histoire religieuse, 88 (1-2) (2022), 85-119

Comptes rendus

Pierre Anctil, *Antijudaïsme et influence nazie au Québec. Le cas du journal* L'Action catholique *(1931-1939)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2021, 441 p. 45 $

Presque quarante ans après l'apparition des premiers travaux importants sur le sujet, qu'y a-t-il à dire de neuf sur l'histoire de l'antisémitisme au Québec durant l'entre-deux-guerres ? La plus récente monographie de Pierre Anctil suggère que le sujet est loin d'être épuisé. Centrée sur le cas de Québec et, plus spécifiquement, sur celui de *L'Action catholique*, ce journal à grand tirage créé par l'Église en 1907 pour rivaliser avec la presse commerciale, cette étude se penche sur les éditoriaux, reportages et publicités publiés dans ses pages dans les années 1930 afin de mieux comprendre l'évolution des positions de l'Église catholique canadienne-française face à la « question juive » durant cette décennie mouvementée.

Anctil espère ainsi rappeler et démontrer que l'antisémitisme contemporain « ne forme pas un courant de pensée cohérent et systématique », mais que s'y « rencontrent des opinions et des notions provenant d'univers très disparates et qui parfois se contredisent » (p. 12). Plus spécifiquement, il se penche sur les racines catholiques de l'antisémitisme – ou plutôt de l'antijudaïsme – canadien-français. Constatant la « discrétion exemplaire de l'antisémitisme canadien-français d'inspiration religieuse » dans les sources internes de l'Église (p. 18), il le cherche du côté des pages de *L'Action catholique* durant les années 1930. On trouvera, dans cette monographie, des parallèles avec les études qu'Anctil a déjà menées sur *Le Devoir*, mais aussi le prolongement de recherches sur le cas de la petite communauté juive de Québec publiées dans un collectif en 2015. L'ouvrage permet également de revisiter la façon dont ce journal très particulier est déchiré entre impératifs doctrinaux et commerciaux, une réalité déjà mise en relief par Dominique Marquis dans son étude plus générale sur son fonctionnement.

L'analyse d'Anctil, basée sur le dépouillement de près de 1 800 textes de différents types, permet de suivre deux trames apparentées. Il y a d'abord la question des rapports entre les catholiques canadiens-français de Québec et la minorité juive de la ville. Deux épisodes en particulier sont mis en relief : l'ouverture en 1931, rue Saint-Joseph, d'un nouveau grand magasin par l'homme d'affaires juif Maurice Pollack ; puis la volonté de

la congrégation Beth Israel Ohev Shalom, l'année suivante, d'ouvrir une synagogue dans la haute ville. Ces deux épisodes déclenchent de virulentes vagues d'antisémitisme dans *L'Action catholique,* qui ont des échos durant le reste de la décennie. Il y a ensuite la façon dont le quotidien couvre, commente et interprète l'évolution de la situation des juifs en Allemagne nazie, et les répercussions potentielles de cette évolution sur l'immigration au Canada. Si elles sont distinctes, on aura compris que ces deux trames s'éclairent l'une l'autre tout au long de l'ouvrage. Elles mènent également à des conclusions très intéressantes sur la façon dont l'antisémitisme et l'antijudaïsme se déploient à différentes échelles dans les pages de *L'Action catholique*.

Sur le plan local, on a affaire à un antijudaïsme enraciné dans la doctrine de l'Église, mais nourri par les craintes suscitées par la mobilité ascendante de la communauté juive de Québec dans un contexte où se prolonge et s'intensifie la crise économique des années 1930. Qu'il s'agisse des projets de construction d'une nouvelle synagogue ou du succès économique de Maurice Pollack, on est confronté à la même réaction virulente, flirtant avec le complotisme, des éditeurs du journal. Dans le cas de Pollack, toutefois, Anctil démontre bien qu'on a également affaire à une critique de la modernité libérale et urbaine qu'incarnerait ce propriétaire juif de grands magasins. C'est d'ailleurs une question qui provoque d'importantes dissensions internes à cause des revenus publicitaires importants perdus en boycottant l'entreprise qui publiait dans *L'Action catholique* au début des années 1930.

À l'échelle internationale, on ne sera pas surpris de découvrir dans les pages de *L'Action catholique* cette hostilité à l'immigration ancrée dans le nationalisme de survivance, mais peut-être le sera-t-on par le fait qu'elle s'atténue considérablement face à une immigration catholique, même chinoise ou haïtienne – la religion avant la « race » ? Au contraire, les Témoins de Jéhovah et, évidemment, les juifs incarnent une « troublante altérité » pour les membres de l'équipe éditoriale du journal. Leur antisémitisme est nourri, dans ce cas-ci, par l'ignorance et l'aveuglement idéologique. Dans leurs éditoriaux, ils font preuve d'une cécité presque difficile à croire pour ce qui est de l'intensification des persécutions dont sont l'objet les juifs d'Allemagne. Comme le démontre bien Anctil, ce discours est encore plus étonnant quand on réalise que *L'Action catholique*, à travers des reportages factuels détaillés provenant de l'agence United Press, offre une couverture journalistique assez complète de ces persécutions. À cette couverture s'ajoutent, à partir de 1937, des textes de *La Documentation catholique*, organe du Vatican rendant bien compte de la détérioration de la situation des juifs en Allemagne et de l'évolution de la politique du Saint-Siège à ce sujet. Comme le note Anctil, ce double discours et ces dissonances suggèrent que les éditeurs ne lisent pas leur propre journal ! Leurs certitudes seront très tardivement ébranlées par la Kristallnacht de novembre 1938 et par le

degré de violence qui l'entoure et qui semble stupéfier l'équipe éditoriale du journal. À cet événement s'ajoutera l'intensification des persécutions nazies à l'égard des catholiques d'Allemagne. Ce sont d'abord des voix discrètes qui s'élèvent au sein du journal, bientôt suivies par un discours globalement plus critique face à l'Allemagne nazie et à son antisémitisme.

C'est trop peu, trop tard. La mesquinerie, l'ignorance et l'entêtement de l'équipe de *L'Action catholique* au sujet des juifs, dans leur ville comme en Europe, ne sont certainement pas étrangers au discrédit du journal après la guerre. Au contraire, on assiste alors au triomphe de la presse libérale et commerciale locale incarnée par *Le Soleil*, mais aussi à celui de Maurice Pollack qui, fort de son succès économique qui se poursuit après la guerre, se voit remettre un doctorat honorifique en sciences commerciales de l'Université Laval par monseigneur Maurice Roy en 1956. Six ans plus tard, *L'Action catholique* ferme ses portes.

On a donc affaire à un ouvrage substantiel et dense, qui vient enrichir nos connaissances sur l'antisémitisme canadien-français et sur le rôle de l'Église catholique dans sa formulation et sa propagation. C'est également un ouvrage qui témoigne de l'intérêt des journaux comme source d'information, mais aussi comme plateformes sur lesquelles s'expriment plusieurs voix et des discours parfois discordants. Enfin, c'est une étude qui, par son attention au contexte local, nous rappelle que l'antisémitisme, phénomène certainement transnational, est tout de même fortement conditionné par le contexte dans lequel il se déploie.

Harold Bérubé
Département d'histoire
Université de Sherbrooke
harold.berube@usherbrooke.ca

Carl Bergeron, *La grande Marie ou le luxe de sainteté*, Montréal, Médiaspaul, 2021, 78 p. 20 $

Un tout petit livre mais une grande œuvre ! Carl Bergeron se présente lui-même dans cet ouvrage comme « l'enfant de désir, soit le poète à la recherche du vrai visage de la beauté » (p. 13). Prenant appui sur *La Correspondance* de Marie Guyart, devenue l'ursuline Marie de l'Incarnation, missionnaire co-fondatrice avec la première femme laïque missionnaire, Madeleine de La Peltrie, du Monastère des Ursulines de Québec en 1639, Carl Bergeron est propulsé vers les profondeurs mêmes de l'humain qui porte en lui l'incommensurable élan d'une vie réussie.

L'ouvrage est divisé en quatre tableaux qui présentent à la fois le projet d'affirmation identitaire de Bergeron et sa rencontre de cette femme qui, à

bien des égards, est beaucoup plus une contemporaine apte à inspirer quiconque est à la recherche du sens de son existence que le vestige d'un passé révolu. Dans le premier chapitre, intitulé « C'est l'histoire d'un peuple étonnant et improbable », l'auteur trace à grands traits le fond de scène politique et culturel dans lequel s'inscrivent à la fois le projet raisonnablement impensable d'un Nouveau-Monde, et le traitement rapide qui en a été fait dans la mouvance de la Révolution tranquille ayant généré « une lecture iconoclaste et mécréante de l'histoire de la Nouvelle-France » (p. 16). Un constat s'impose : « Accéder à la réalité intérieure de l'Histoire et s'instituer comme sujet n'est pas simple pour un Québécois et ne le sera probablement jamais » (p. 20).

Pourtant, cette réalité intérieure existe, et c'est ce que le poète veut faire résonner au cœur de sa communauté humaine. Intitulé « La plus flamboyante amoureuse, peut-être, de son siècle », le deuxième chapitre invite le lecteur à la rencontre de cette grande écrivaine méconnue qui, du plus profond de son monastère, accueille pleinement la vastitude du monde et les confidences les plus intimes des passants et livre, par sa correspondance, des mots de vie, de grâce, d'encouragement, d'espérance, de foi et d'amour qui sont sans cesse comme des appels ou des rappels à la dignité de la personne humaine, à sa vocation au bonheur, à sa définition profonde d'enfant de Dieu appelé à une vie réussie. Chez elle, pas de jugement, pas de condamnation, pas de moralisation. Comme l'écrit l'auteur : « Toutes les figures de la comédie humaine, du directeur spirituel autoritaire au gouverneur de passage, butent sur la tendre écriture et s'y défont en une galerie de portraits recomposés dont on ne se lasse pas » (p. 27).

En plus de présenter certains extraits ravissants de la production littéraire de Marie de l'Incarnation, Carl Bergeron prend soin de mettre ses lecteurs en garde des attitudes et des jugements qui ont cours, de nos jours, par rapport aux mots et expressions qui parlent de spiritualité, de mystique ou de sainteté. Il illustre son propos de fléchettes à l'encontre d'intellectuels modernes qui « tendent à séparer les pénitences de leur fin mystique pour en faire les symptômes d'une conscience malade, dont ils sourient plus ou moins avec affliction, soutenus par la certitude de leur supériorité » (p. 28). Pour bien se faire comprendre et secouer la léthargie de ceux qui ont tendance à tout passer au crible de la critique sans ne plus laisser place à une contemplation bienveillante et fortifiante, il ajoute :

> On croit voir dans le « vertige devant le retrait de Dieu » une « envie de suicide », dans la « langueur de l'âme » une « humeur mélancolique », dans « le combat contre l'esprit de nature » une « haine du corps » : bref, on fait entrer une expérience transcendantale dans des catégories psychologiques qui lui sont étrangères et, à partir de cette prémisse faussée, on ébauche un portrait que l'on prétendra d'autant plus véridique qu'il sera « désacralisé », c'est-à-dire privé de ses coordonnées propres (p. 28).

Une fois ces déviations bien exposées, l'auteur conduit son lecteur au seuil de la relation amoureuse et de l'idéal projet qui définissent en réalité et en vérité l'orientation que Marie a donnée à toute sa vie et partagée avec tous ceux et celles qu'elle a rencontrés et côtoyés : « Souverain désir et désir souverain, faisant de Marie un soleil irradiant par toute la Terre, jusque dans ces vastes contrées inconnues qui ne se savent pas encore aimées d'elle » (p. 32).

Le troisième chapitre, intitulé « Le "païs flotant et incertain" qui déjoue tous les calculs », met en dialogue, à partir de l'aventure de Marie de l'Incarnation, ce Kébec si fragile et incertain de la première moitié du XVIIe siècle et le Québec qui encore aujourd'hui, et peut-être plus que jamais, est en recherche de son originalité profonde et de son projet de vie. Dans ce chapitre, le poète revendique avec vigueur les conditions nécessaires à la prise en main d'une vie et d'un destin qui ouvrent sur l'éternité. D'une part, Bergeron montre à partir des mots de Marie la fougue qui l'animait en fonction directe de sa vie amoureuse intérieure, et, d'autre part, il fustige à nouveau les approches dites scientifiques et méthodologiques de chercheurs, généralement universitaires, qui s'acharnent à déconstruire les discours, discréditant par le fait même l'ouverture et l'accueil de propos qui sont en réalité des témoignages et des partages de vie plutôt que des analyses de situations. Laissons encore ici la parole à notre auteur :

> Ce point de vue incrédule, comme n'importe quel point de vue « empirique », est non seulement terriblement pauvre dès lors qu'il s'aventure à traiter du génie poétique ou mystique (soit tout ce qui, par définition, ne peut qu'échapper à sa compréhension), mais se transforme en un instrument de mensonge et de pétrification, qui rabaisse ce qu'il entend élever, dénature ce qu'il prétend connaître, embrouille et verrouille ce à quoi il prétend donner accès (p. 50-51).

Et voilà que surgit ce questionnement radical : « Qu'est-ce donc le grand problème québécois, sinon le sentiment d'isolement absolu face à l'histoire universelle ? » (p. 58).

L'ultime chapitre s'intitule « Avec le transcendant ». En une douzaine de pages, Carl Bergeron livre un cri du cœur pour inviter ses lecteurs à prendre leur vie et leur nation en main. Tout n'est pas dit, tout n'est pas fait, et il y a des voies à explorer de manière inédite. C'est à ce titre que Marie de l'Incarnation est plus contemporaine que jamais. Avec elle, à sa suite, on est invité à revenir au cœur de nous-mêmes, à retrouver notre dignité réelle et profonde d'être humain qui ne se définit pas à l'aune de l'économie, de la possession et du pouvoir, mais bien au niveau de notre élan de vie, de poésie et d'ouverture. Comme l'écrit Carl Bergeron, « Ami lecteur, cette

apologie de la grande Marie est à la fois une déclaration d'admiration, un art poétique et un vœu de fidélité et de création » (p. 74).

Raymond Brodeur
professeur émérite
Université Laval
raymond.brodeur.1@ulaval.ca

Lucie Desrochers, *Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, un premier ministre improbable*, Québec, Septentrion, 2021, 395 p. 40 $

C'est avec un certain étonnement que j'ai pris connaissance de la publication de cette nouvelle biographie de Henri-Gustave Joly de Lotbinière. Après l'ouvrage magistral de J. I. Little paru en anglais en 2013[1], on se serait plutôt attendu à une traduction française de celle-ci, pourquoi pas aux éditions du Septentrion ! Après lecture, force est de constater que les deux ouvrages n'ont pas les mêmes intentions, ni sans doute le même lectorat. Outre la langue, nous avons affaire à deux projets fort différents. Alors que Little adoptait la biographie comme méthode afin d'éclairer, à travers l'exemple d'un homme, diverses facettes d'une époque, Lucie Desrochers nous propose une biographie plus classique, qui ne révolutionne certes pas le genre, mais qui trouvera assurément une audience plus vaste que l'« anti-biographie » de Little.

Selon les canons académiques, il faut admettre que l'ouvrage ne satisfera guère les historiens professionnels : pas d'introduction ni conclusion formelles, pas de problématique, ni d'hypothèse ou de critique des sources… Mais, une fois cela dit et cette biographie prise pour ce qu'elle est, soit « un récit chronologique classique […] sur la vie publique du personnage », il faut bien dire que l'exercice est réussi. Cette première biographie en français sur le seigneur et homme politique de la fin du XIXe siècle fait œuvre utile et, à bien des égards, apporte des compléments inédits au travail de Little, davantage thématique. Qui plus est, l'auteure est historienne de formation et dotée d'une longue expérience ; sa recherche en archives, sa vaste bibliographie et sa connaissance fine du personnage et du milieu dans lequel il a vécu la préparaient très adéquatement à ce travail. Cela se répercute dans l'imposante bibliographie qui témoigne d'une érudition remarquable, de même que dans les sources consultées, à commencer par de nombreux fonds privés, dont celui de la Famille Joly de Lotbinière, conservé à BAnQ-Québec, mais aussi les journaux, les débats de l'Assemblée législative, en plus de dizaines de

1. J. I. LITTLE, *Patrician Liberal. The Public and Private Life of Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière, 1829-1908*, Toronto, University of Toronto Press, 2013, 376 p.

sources imprimées. Sur le plan documentaire, c'est à un véritable travail de moine que s'est livrée Lucie Desrochers.

L'ouvrage est très bien écrit ; le style est agréable, les titres et sous-titres sont souvent évocateurs. Le sous-titre du livre *Un premier ministre improbable* est assez bien choisi, puisque l'auteure insiste sur les origines « étrangères » et la confession protestante de cet homme politique atypique de son temps. Chef du Parti libéral à une époque de domination des conservateurs et caractérisée par l'idéologie ultramontaine, Joly ne fut finalement premier ministre que peu de temps (moins de deux ans). Aussi, oserions-nous suggérer un titre plus représentatif d'une carrière politique bien plus longue : *Un gentilhomme dans l'arène politique* ? L'ouvrage est agrémenté d'illustrations, notamment certaines caricatures tirées de journaux ainsi que de photographies familiales, de même que d'un tableau récapitulatif des enfants nés de l'union de Joly et de son épouse Margaretta Josepha Gowen.

En près de 400 pages réparties sur vingt chapitres, le livre est costaud. Bien qu'il demeure pour l'essentiel une étude d'histoire politique, le social, voire le culturel, ne sont jamais bien loin. La famille est aussi bien présente, du début à la fin, avec de très belles pages, comme celles qui décrivent le dernier été du vieillard sur son domaine de Lotbinière (p. 365). La structure en chapitres est cependant quelque peu artificielle compte tenu du plan chronologique adopté. La trame est continue et les divisions ne sont pas toujours utiles. Les premiers chapitres (1 et 2) sont particulièrement intéressants puisqu'ils évoquent les origines familiales de Joly, notamment celles de sa mère, la famille seigneuriale noble Chartier de Lotbinière. D'ailleurs, il n'ajoutera le patronyme « de Lotbinière » à son nom qu'au moment du décès de sa mère, par l'adoption d'un projet de loi privé, de manière à perpétuer le souvenir de cette lignée « tombée en quenouille ». Fils d'une seigneuresse et d'un bourgeois d'ascendance suisse protestante, Henri-Gustave fera lui-même un mariage « mixte » au sein de la bourgeoisie anglo-canadienne. Ces origines mixtes, à la fois Canadien par sa mère et « étranger » et protestant par son père, vont marquer tout son parcours politique, tantôt à son avantage, tantôt à son détriment. Dès le chapitre 2, l'auteure aborde sa carrière politique : député de ses propres censitaires de Lotbinière, chef de l'opposition libérale à Québec, premier ministre du Québec, député puis ministre fédéral et, enfin, lieutenant-gouverneur de la Colombie-Britannique.

Certains chapitres ou passages du livre sauront intéresser plus particulièrement les praticiens de l'histoire de la culture religieuse. Son statut de seigneur, député et « employeur » protestant d'une population catholique lui vaut certains tracas à l'échelle locale (on ira jusqu'à scier et

retirer son banc seigneurial dans l'église de Lotbinière !), comme à l'échelle nationale où sa religion est maintes fois évoquée pour le discréditer auprès de l'électorat, à une époque où l'on aurait inventé l'expression « le ciel est bleu et l'enfer est rouge » (p. 163). On savourera tout particulièrement le chapitre 7 (Une guerre sainte) dans lequel l'auteure relate avec beaucoup de style les « passions religieuses » qui caractérisent l'élection de 1875 alors que Joly et les libéraux sont présentés par leurs adversaires comme une « menace sérieuse à l'Église catholique » (p. 119). À d'autres moments, Joly, le Canadien français protestant, bilingue et biculturel, agira comme intermédiaire culturel, par exemple lors d'une mission de « bienveillance » à Toronto pour tenter d'apaiser le mécontentement des protestants ontariens à l'égard du Règlement de la question des Biens des Jésuites (p. 301).

Au final, on retient du portrait presque hagiographique brossé par Lucie Desrochers que Joly de Lotbinière fut un gentilhomme dans un monde politique dans lequel il cadrait finalement assez mal. Opposé à la culture du patronage alors acceptée de tous, critique de Louis Riel au moment où sa pendaison soulève les passions des Canadiens français, « ami » des Chinois alors que ceux-ci étaient victimes de discriminations de toutes sortes, promoteur du système métrique dans une Amérique du Nord dominée par le système impérial, ardent défenseur des arbres et de la foresterie… c'est le portrait d'un individu complexe et visiblement né un siècle trop tôt en regard de ses idées avant-gardistes que nous livre Lucie Desrochers. Si l'auteure reconnait elle-même qu'il n'est pas « un personnage de premier plan dans l'histoire du Québec », il faut admettre qu'il méritait néanmoins cette biographie. Alors, ne boudons pas notre plaisir !

Benoît Grenier
Département d'histoire
Université de Sherbrooke
Benoit.Grenier2@USherbrooke.ca

Paul-André Dubois, *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 720 p. 55 $

Ouvrage couronné par le prix Lionel-Groulx de l'Institut d'histoire de l'Amérique française en 2021, *Lire et écrire chez les Amérindiens de Nouvelle-France. Aux origines de la scolarisation et de la francisation des Autochtones du Canada* de Paul-André Dubois, aborde des questions complexes et interconnectées qui dépassent largement le contexte de la scolarisation et de la francisation des Autochtones à l'époque de la Nouvelle-France et au tout début du régime anglais. Utilisant des sources diverses et ne

se limitant pas au territoire de la vallée du Saint-Laurent, l'historien démontre par cette vaste étude que les projets d'alphabétisation, de francisation et d'évangélisation de l'époque étaient bien liés aux processus de colonisation et de métissage, mais furent aussi influencés par la connaissance qu'avaient certains missionnaires du rapport au savoir des communautés autochtones, par le manque de ressources des communautés religieuses, par l'économie de la colonie et par les transformations géopolitiques de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre. Grâce à une série de portraits et d'études microhistoriques bien intégrés à l'ensemble de l'ouvrage, l'auteur nous permet également d'observer, grâce à des biographies ou même à des plongées dans l'histoire de certaines familles sur plusieurs générations, les tenants et aboutissants des projets et des volontés de scolarisation et de francisation.

Il serait trop long de faire un résumé des neuf chapitres de cet ouvrage de plus de 700 pages dans le cadre de ce compte rendu, mais il faut à tout le moins souligner certains aspects très importants de cette étude qui lèvent le voile sur des questions nouvelles et peu explorées jusqu'à maintenant. Pensons d'abord aux trois premiers chapitres qui abordent les balbutiements des projets d'évangélisation, de francisation et de scolarisation portés par des communautés religieuses qui travaillent avec peu de moyens, tentant de reproduire, dans la colonie, tantôt les expériences missionnaires du monde ibérique, tantôt les méthodes de scolarisation, notamment l'apprentissage des arts mécaniques, élaborées à Paris. Si certains ordres religieux, comme les Jésuites, visent l'évangélisation dans la langue maternelle, les efforts doivent conduire, tant chez les garçons que chez les filles, à combiner l'enseignement de la foi chrétienne et les attentes économiques de la colonie.

Les chapitres 4 et 5 de l'ouvrage montrent bien que la francisation, dans les premières années du XVIIIe siècle, est en perte de vitesse. Les ressources des communautés religieuses ne cessent de diminuer, avec le temps et les différentes crises économiques qui secouent la Nouvelle-France et la métropole (crise du commerce du castor, au début du siècle, crise financière de 1720). Malgré cette situation précaire et le manque de personnel, le chapitre 5 rappelle que la francisation touchait certains enfants ou même des clans, comme celui des Peltier (voir p. 264 et suivantes) ou des familles (voir p. 301 et suivantes à propos de la famille Gill). On assiste à cette époque à une étrange pratique visant à franciser et à catéchiser des enfants enlevés aux familles de la Nouvelle-Angleterre et intégrés, pour un temps, au sein de communautés autochtones. Ces études de cas laissent pourtant croire que ces enfants, garçons et filles, ainsi culturellement métissés au rythme des conflits et des interventions armées, jouaient parfois, par un retournement de situation, des rôles de truchements et parfois d'apôtres de la francisation et de l'évangélisation.

« Francisation et écriture en liberté » et « L'école sans la lettre », les chapitres 6 et 7 de l'ouvrage, nous transportent vers les territoires des Micmacs et des Abénaquis où la francisation et l'évangélisation ont suivi des voies différentes des grands centres qu'étaient Québec et Montréal. La francisation et l'évangélisation s'effectuant à l'extérieur des institutions d'enseignement, les missionnaires ont peu à peu développé des approches s'intégrant aux pratiques culturelles et cultuelles des Autochtones. C'est alors l'époque des livres de bois et de l'inscrit, alors que des systèmes de mémorisation des prières à l'aide de pictogrammes et d'hiéroglyphes sont créés et enseignés par les missionnaires afin de propager les exercices de dévotion. Dans ces chapitres, en plus des pages fort intéressantes sur l'image et l'inscrit, et sur la pédagogie de l'image et du livre dans la mission (p. 366 à 417), on aborde la francisation des chefs, l'enseignement par préceptorat, l'évangélisation des enfants esclaves et métissés. L'on pourrait alors croire que l'Acadie de l'époque devint peu à peu le laboratoire d'une expérience inédite de francisation et d'évangélisation. Malgré le traité d'Utrecht de 1713 et le Grand Dérangement, la francisation des Micmacs et des Abénaquis a perduré au-delà de la fin du XVIIIe siècle.

C'est finalement vers cette fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe que nous entraînent les deux derniers chapitres. L'administration anglaise se substituant, après la Conquête, à la France, les enjeux de la scolarisation et de l'évangélisation vont subir des transformations importantes. Le jeu des alliances se modifiant, les nations francisées doivent s'adapter à de nouvelles réalités religieuses et politiques. La situation, sur le terrain, n'évolue cependant pas au même rythme, notamment au Nouveau-Brunswick, dans la vallée du Saint-Laurent et dans le « Domaine du roy ». Les tentatives de scolarisation de la *Moor's Indian Charity School* ne parviennent pas à se substituer aux croyances et aux traditions catholiques parfois implantées depuis près d'une centaine d'années, et les catholiques francophones utilisent également de nouvelles ressources, comme l'imprimerie, installée dans la colonie depuis l'avènement du régime anglais, afin de nourrir la foi de leurs fidèles en région éloignée. Abécédaires et calendriers (p. 515-519) sont appelés en renfort, et certains prêtres et religieux gardent, auprès de nations autochtones, leur rôle de guide spirituel et d'intermédiaire avec les marchands.

L'ouvrage de Paul-André Dubois, en plus de retracer la genèse des tentatives de scolarisation et de francisation à l'époque de la Nouvelle-France, éclaire, grâce à des exemples précis, la complexité des relations entre les communautés, et les rôles des individus et des familles qui servirent de points de contact et d'échange au gré des alliances et des affrontements de l'époque de la colonisation. L'ouvrage comporte par ailleurs de nombreuses illustrations et une annexe précieuse où sont répertoriées les mentions à

propos de l'écrit dans les dictionnaires rédigés par les missionnaires de la Nouvelle-France (p. 605-622). Cette grande étude des questions liées à la scolarisation et à la francisation ne s'adresse pas uniquement aux spécialistes, car la richesse des documents historiques analysés et la perspective adoptée font de ce livre une lecture incontournable et nuancée accessible à tous.

Guy Poirier
Études françaises
University of Waterloo
poirier@uwaterloo.ca

Pierre Ducharme, *Henri d'Arles. Abbé singulier, écrivain pluriel, s. l.*, Collection Griffonnages, 2019, 219 p. 25 $

Comment en arrive-t-on à rédiger un essai biographique sur Henri d'Arles ? Pierre Ducharme raconte en ces termes le point de départ du projet.

Ducharme souhaitait mieux faire connaître les écrivains « qui avaient vu le jour dans les Bois-Francs » (p. 13). Ayant pris contact avec le neveu d'Henri d'Arles, Raymond Daveluy, il se retrouva en possession de livres, de lettres et du journal intime de l'écrivain. Heureux biographe, qui possède ainsi des sources inestimables et qui n'a d'autre choix que de répondre au destin ! Et sa vocation est d'autant plus irrésistible qu'Henri d'Arles occupe, dans la vie intellectuelle et littéraire de son temps, une place significative.

Il est toujours intéressant de connaître l'origine des noms de plume, lorsque la chose est possible. Le choix d'Henri d'Arles demeure toutefois nébuleux. Il n'est pas certain, malgré l'admiration qu'il lui vouait et une visite en 1906, que ce soit Frédéric Mistral et la Provence qui lui aient inspiré cette appellation ; car, note Ducharme, ce peut tout aussi être son égard pour Alphonse Daudet.

Henri d'Arles est donc le nom de plume d'Henri Beaudet (1870-1930), qui se fera aussi appeler Beaudé. Issu d'une famille aisée, il fait ses études classiques et, en 1889, il entre chez les Pères Dominicains à Saint-Hyacinthe ; il est ordonné prêtre en 1895. Il exercera la majeure partie de son ministère en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Fall River, Hawthorne et Manchester. « Prêtre, Henri Beaudet aura une carrière sacerdotale où la pastorale ne semble avoir joué qu'un rôle secondaire » (p. 25) : cet orateur et écrivain accomplira plutôt des tâches qui correspondent à ses talents particuliers.

Après une courte présentation biographique dans la première partie, dont des éléments seront approfondis dans des chapitres ultérieurs, Pierre Ducharme propose un aperçu de la production écrite de d'Arles en quatre domaines : 1) textes religieux, liturgiques et théologiques ;

2) considérations critiques sur l'art en général ; 3) histoire et survivance : les Franco-Américains et les Acadiens ; 4) critiques littéraires et récits de voyages. Parmi des ouvrages notables, il convient de signaler *Propos d'art* (1903), reçu comme le premier livre de critique d'art au Québec ; *Acadie : reconstitution d'un chapitre perdu de l'histoire d'Amérique*, en trois tomes (1916-1918), réécriture du manuscrit de son cousin Édouard Richard, qui suscitera quelques polémiques ; et *Nos historiens* (1923), « considéré comme le premier ouvrage de critique historique au Canada. » (p. 70)

Il n'est pas aisé de cerner ce personnage polygraphe : critique d'art, historien, polémiste, essayiste. La deuxième partie aborde justement cet « écrivain prolifique » pour se conclure par « Les jugements de ses pairs ». L'on peut se réjouir du traitement accordé ici au critique d'art, qui rend justice à l'esthète que fut Beaudé : peinture, sculpture, musique inspirent tant ses écrits publics qu'intimes. Je souligne, comme Ducharme d'ailleurs, le chapitre « Le Nu dans l'art », de *Propos d'art* : « À lui seul, ce chapitre lui vaudra, bien plus tard encore, des commentaires louangeurs pour son audace et sa franchise. » (p. 51) N'oublions pas qu'Henri Beaudé est un clerc. La troisième partie, « L'abbé », en traite dans des chapitres qui disent fort bien la complexité du personnage : « Parcours atypique », « Un électron libre », « Un abbé peu orthodoxe », « Le mystère féminin ». Voici, note Ducharme, un abbé qui « ne craint pas l'exclusion et le paiera de sa personne. » (p. 112) Son passage tout aussi insatisfaisant du clergé régulier au clergé séculier ; son point de vue sur la déportation des Acadiens ; son engagement comme membre actif de la communauté franco-américaine (il a été secrétaire de la Ligue de ralliement des Français en Amérique), entre autres, en ont fait un abbé souvent suspect. Sa proximité avec le comte de Montesquiou résume ce sentiment d'étrangeté : « il n'est aucunement étonnant que le clergé, tant américain que canadien, ait eu quelques difficultés à le reconnaître comme leur. » (p. 144) La quatrième partie, « Le retour aux sources », revient sur les liens qu'il a entretenus avec son lieu d'origine, les Bois-Francs.

Je n'ai pas hésité un seul instant à faire ce compte rendu du livre de Pierre Ducharme sur Henri d'Arles. Jadis, j'ai eu l'occasion de me pencher sur son passage à l'Action française, au début des années 1920, et le personnage m'a toujours fort intéressé. Il méritait que l'on puisse dépasser ce jugement de Rosaire Dion-Lévesque : « Et, comme il en est le cas pour toute personnalité vive et tranchante, il ne fut souvent jugé que par son extérieur et affublé du titre d'"original"[1]. » Sur ce plan, l'étude de Pierre Ducharme est tout à fait réussie, abordant sans complaisance toutes les facettes d'Henri Beaudé ; elle est aussi richement et parfois bellement illustrée. On notera que je viens

1. Rosaire DION-LÉVESQUE, *Silhouettes Franco-Américaines*, Manchester, Publications de l'Association canado-américaine, 1957, p. 215.

de parler d'une *étude*, ce genre de la critique littéraire presque en voie de disparition au profit de ce qui est appelé (parfois à tort) de la *recherche*. Ducharme se place devant son sujet et le cerne au moyen de nombreux coups de crayon, de traits de plume, pour en donner un portrait assurément le plus complet dont nous disposons présentement. Il ajoute Henri d'Arles au tableau des figures cléricales parfois très connues, d'autres moins, dans la critique des années 1920 et 1930 : Camille Roy, Lionel Groulx, Marc-Antonin Lamarche, Olivier Maurault, Carmel Brouillard et *tutti quanti*.

Il ressort en particulier de cette étude un trait saillant chez d'Arles. Le critique Dominique Maingueneau a beaucoup traité de la condition *paratopique* de l'écrivain. Le mot peut sembler incongru mais, à bien y réfléchir, il nomme bien à la fois la condition et la situation d'énonciation de l'écrivain : *para*, il est à côté de son lieu en raison de la difficulté de s'assigner une place, un *topos* tant dans sa société que dans l'univers littéraire. L'écrivain, écrit Maingueneau, « est quelqu'un qui a perdu son lieu et doit par le déploiement de son œuvre en définir un nouveau, délimiter un territoire à travers son errance même[2]. » Pierre Ducharme fait constamment ressortir cette condition d'Henri d'Arles : ce promeneur avec « une canne à pommeau d'or à la main », (p. 115) ce « vagabond cafardeux » (p. 118) emprunte dans l'histoire le parcours atypique d'un « exilé mal-aimé et incompris par les siens ». (p. 169) Ducharme se montre d'ailleurs touchant dans l'épilogue, où il se tient au plus près de cet auteur « tourmenté, disloqué, [...] toujours en porte-à-faux ». (p. 203)

Pierre Hébert
Professeur émérite
Université de Sherbrooke
Pierre.Hebert@USherbrooke.ca

Pierre Hébert, *Vie(s) d'Eugène Seers/Louis Dantin. Une biochronique littéraire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, 583 p. 40 $

Né à Beauharnois, Louis Dantin (1865-1945), pseudonyme d'Eugène Seers, s'est fait connaître dans le monde des lettres pour sa contribution à la publication et à la diffusion des poèmes d'Émile Nelligan, en 1904, et sa célèbre préface qui les présente. Mais Dantin, bien que vivant aux États-Unis, est aussi le critique littéraire le plus important des années 1930 au Québec, et le mentor de nombreux écrivains de cette époque, en plus d'être l'auteur de contes, de poésies et d'un roman posthume. Ce parcours littéraire exceptionnel suffirait à lui seul à justifier les nombreuses études qui lui ont

2. Dominique MAINGUENEAU, *Trouver sa place dans le champ littéraire : paratopie et création*, Louvain-la-Neuve, L'Harmattan, 2016, p. 31.

été consacrées jusqu'à maintenant. Mais la vie privée d'Eugène Seers est tout aussi fascinante : l'entrée en sacerdoce chez les Pères du Saint-Sacrement, la défroque et l'exil aux États-Unis (1903) avec une compagne, une vie amoureuse hors de l'ordinaire. Pierre Hébert décrit cette vie comme « un roman d'aventures personnelles, très certainement, religieuses, amoureuses, sociales, mais aussi un roman intérieur où l'on a pu suivre la recherche d'une vérité pour soi, d'une morale personnelle et sociale ». (p. 492) Eugène Seers/Louis Dantin, deux aspects d'un même individu. Cette dualité pourrait rester anecdotique, mais on ne peut, selon Pierre Hébert, saisir son œuvre, au sens le plus large, que si l'on accorde une importance primordiale à sa vie religieuse et aux femmes. À l'exemple du personnage, cette œuvre est duelle, comprenant un volet sensuel, alors que la réminiscence du religieux se révèle, par exemple, dans la pensée politique de Louis Dantin.

Pierre Hébert choisit donc d'explorer cette vie en alliant ses deux versants : les épisodes marquants de sa vie et l'œuvre. Pour ce faire, il choisit la biochronique, qui serait la chronique des événements d'une vie. (p. 11) Cette approche permet de retrouver avec facilité les repères temporels, tout en répartissant les grandes thématiques sur la chronologie de toute une vie. Cette biochronique est qualifiée de littéraire « dans la mesure où il s'agit d'appuyer la quête de sens sur une dialectique entre le biographique et l'œuvre, en raison d'une perméabilité entre les deux ». (p. 12)

Tout en s'appuyant sur les travaux existants sur Louis Dantin, le monumental travail de Pierre Hébert permet de les revisiter et de les actualiser à travers l'analyse fine et informée d'une correspondance riche d'environ 2 500 lettres (entre 1909 et 1944) avec plus d'une centaine de correspondants du Québec et de l'étranger, et plus de 400 articles entre 1920 et 1942. Cette analyse érudite lui permet d'éclairer le débat sur la véritable identité d'Émile Nelligan : Dantin serait-il Nelligan, comme certains chercheurs l'ont avancé en se basant sur une analyse discursive qui fait des rapprochements entre les textes ? Dantin lui-même l'a toujours nié et Hébert, revendiquant une approche « factuelle » fondée sur la correspondance, entendue ici comme « la valeur référentielle des propos tenus par des épistoliers, propos transitifs, portant directement sur la question, et non médiatisés dans le discours des œuvres et sur les œuvres », (p. 382) nous incite à le croire.

Ce travail de fond sur la correspondance et l'œuvre fait bien ressortir l'exceptionnalité de son existence, et les deux versants du personnage. Ainsi, le témoignage de l'une de ses amantes, Florence Crawford, qui évoque elle-même la dualité Eugène Seers/Louis Dantin (le cultivé et le pulsionnel) dans ses rapports avec elle, et le conte *Pauline*, mettant en scène un chat d'égout avide de plaisir et la chatte de la maison, bien éduquée, concordent dans l'évocation des deux « chats » réunis dans le même être Eugène Seers/ Louis Dantin.

« Tout au long de cette étude, nous confie Pierre Hébert, je n'aurai eu qu'un seul but : lire et *textualiser* la vie, l'œuvre d'Eugène Seers/Louis Dantin, d'en chercher le sens, ou, en tout cas, les *conditions* du sens, avec un lecteur privilégié en tête, Eugène Seers lui-même. » (p. 492) S'il est impossible de savoir ce qu'Eugène Seers aurait pensé du résultat de cette démarche, cette exploration des conditions du sens de sa vie et de son œuvre, menée avec érudition, doigté et sensibilité, jette un éclairage nouveau tant sur Eugène Seers/Louis Dantin que sur cette période de l'histoire littéraire du Québec.

Professeur émérite en lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke, Pierre Hébert s'est vu décerné le prix Louise-Dandurand du FRQSC et le prix Alphonse-Desjardins 2021 pour cette biochronique d'Eugène Seers/Louis Dantin, dont la parution s'inscrit dans un projet de recherche plus global sous sa responsabilité, le « Projet Louis Dantin », qui comprend également un projet d'édition critique de sa correspondance qui à terme comprendra quatre tomes, dont le premier a déjà paru.

Pascale Ryan
Université TÉLUQ
pascale.ryan@teluq.ca

Éric Laliberté et Michel O'Neill, dir., *Pèlerinage, marche pèlerine et marche de longue durée au Québec*, préface de Jean-Pierre Perreault, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, xxi, 330 p. 40 $

En 1981, les Presses de l'Université Laval faisaient paraître, à la suite d'un colloque tenu en 1976 à l'Université du Québec à Trois-Rivières, *Les pèlerinages au Québec*, collectif préparé sous la direction de Pierre Boglioni et Benoît Lacroix. Quarante ans plus tard, en 2021, les mêmes Presses de l'Université Laval publient sur le même thème un second collectif, associé lui aussi à un colloque qui s'est déroulé cette fois en mode virtuel. Entre les deux, peu de travaux selon toute apparence, tandis que le phénomène du pèlerinage connaissait une évolution significative qu'il convient d'associer de façon générale à la sécularisation et à la modernité, mais plus particulièrement encore au nouveau modèle que propose depuis les années 1980 le pèlerinage à pied vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Selon les codirecteurs de l'ouvrage, qui en rédigent aussi l'introduction et la conclusion, Éric Laliberté, doctorant en théologie à l'Université Laval et intervenant dans le milieu pèlerin, puis Michel O'Neill, professeur émérite de sociologie, également de l'Université Laval, et adepte de la marche pèlerine, la signification même du mot « pèlerinage » va beaucoup évoluer, car si elle demeure pour une part le déplacement d'une personne vers un lieu sacré, elle tend à se généraliser pour considérer tout déplacement en quête d'un idéal,

« qu'il s'agisse de pèlerinages sur la tombe de Jim Morrison, à Auschwitz, Lourdes, Compostelle ou au Machu Picchu ». Affranchie du cadre religieux normatif, sans pour autant l'exclure, écrivent encore Laliberté et O'Neill, la « marche pèlerine » se situe de plus en plus aux confins de la longue randonnée séculière, la « marche de longue durée », et le Québec n'y échappe pas puisqu'on y compte une trentaine de parcours inspirés de Compostelle.

L'ouvrage partage en trois grandes parties les textes de dix-huit collaborateurs et collaboratrices qui tentent de répondre à la question : où en sommes-nous dans la recherche et la pratique en 2021 ? En première partie, intitulée « Les études pèlerines : éléments du contexte national et international », **Guy Laperrière**, que les lecteurs d'*Études d'histoire religieuse* connaissent bien, rappelle le contexte du colloque de 1976 auquel il a participé et présente son point de vue sur les changements qui se sont opérés depuis les quarante dernières années ; suivent des textes de **George Greenia**, fondateur de l'Institute for Pilgrimage Studies, à propos de la situation mondiale du pèlerinage et des études pèlerines, puis de la journaliste française **Fabienne Bodan**, auteure du *Guide des chemins de pèlerinage du monde* (2018) qui recense près de 800 parcours. Les codirecteurs de l'ouvrage, **Laliberté** et **O'Neill**, prennent ensuite le relais de cette mise en contexte pour faire état de leurs propres travaux, le premier à propos du regain de popularité du pèlerinage vers Compostelle depuis les années 1980, le second sur la manière dont la marche pèlerine a pris de l'ampleur au Québec depuis les années 1990 et s'est peu à peu transformée en marche de longue durée.

En deuxième partie, « Études pèlerines québécoises », sept articles présentent des travaux universitaires québécois réalisés au cours des dernières années et qui permettent de voir la diversité des disciplines et des points de vue abordés. L'anthropologue **Suzanne Boutin** y présente ses recherches sur les pèlerinages québécois au présent et témoigne de la frilosité de l'accueil qu'on leur a fait. Ensuite, le théologien **André Brouillette** propose un parcours pèlerin allant d'Ignace de Loyola aux novices jésuites d'aujourd'hui et traite de certains enjeux que pose le pèlerinage à sa discipline. Suit l'article de **Matthew Anderson**, professeur de théologie, qui s'intéresse aux liens entre peuples autochtones et allochtones et examine comment le pèlerinage peut jouer un rôle significatif en tant que stratégie de décolonisation. Le littéraire et sémioticien **Roger Parent** traite pour sa part d'une expérience pèlerine particulière à propos de laquelle il a tourné un documentaire : celle de migrants qui accomplissent des « pèlerinages invisibles ». **Karine Boivin**, spécialiste de l'activité physique, présente le programme de recherche qu'elle a instauré sur les changements physiologiques et biomécaniques qui affectent les personnes qui marchent au long cours. Elle-même d'ailleurs, depuis 2017, pratique annuellement une telle activité de marche et se déplace au quotidien en transport actif, à pied ou en autopartage. **Martin Bellerose**,

professeur à l'École de théologie évangélique du Québec, s'intéresse quant à lui au concept de *peregrinus* en s'appuyant sur une analyse théologique fine. Finalement **Mathieu Boisvert**, spécialiste en sciences des religions de l'Asie du Sud, traite des pèlerinages hindous et des connexions qu'ils permettent d'établir entre mythologies millénaires et politique contemporaine.

En troisième et dernière partie intitulée « Pratiques pèlerines québécoises », six auteurs proposent cinq articles. D'abord **Pierre-Olivier Tremblay**, ancien recteur de l'un des grands pèlerinages québécois, Notre-Dame-du-Cap, examine l'évolution des méthodes d'accueil que connaissent les grands lieux de pèlerinage en fonction des changements de la clientèle. Suit un texte de l'anthropologue **Jean-Marc Darveau** qui présente l'évolution des activités de l'Association jacquaire québécoise du Québec à Compostelle depuis une vingtaine d'années. **Lisette Maillé**, mairesse du village d'Austin en Estrie, explique comment un regroupement de municipalités a pu mettre sur pied un parcours très fréquenté, le Circuit de l'Abbaye, qui débute et prend fin au monastère bénédictin de Saint-Benoît-du-Lac. Le propos suivant traite de l'encadrement de la marche de longue durée. Il a pour auteur **Gregory Flayol**, formé à l'éducation physique et directeur général adjoint de la Fédération québécoise de la marche, Rando Québec. Cette troisième partie prend fin sur un exemple de pèlerinage comme expression artistique. Les auteurs, **Dominic Leclerc**, cinéaste, et **Alex Castonguay**, comédien, font état de la quête pèlerine de ce dernier sur les routes de l'Abitibi-Témiscamingue que présente le film documentaire intitulé *Alex marche à l'amour* (2013).

Le collectif se termine par une substantielle conclusion dans laquelle les codirecteurs affirment que les études pèlerines québécoises sont bien vivantes alors que trois enjeux semblent émerger de ce dynamisme insoupçonné. Tout d'abord, la perception qu'ils avaient au départ du quasi-désert – vivement contestée par Guy Laperrière – de projets et de publications depuis 1981 tenait-elle encore la route ? Ensuite, comment interpréter la multiplication des regards disciplinaires – théologie, sociologie, anthropologie, sciences religieuses, histoire, littérature, loisirs, kinésiologie, tourisme, sémiotique – sur le sujet depuis cette époque ? Et enfin, quels seraient les éléments significatifs qui caractérisent les études québécoises ? Suivent des réponses tout en nuances qu'entraîne notamment la variété des horizons disciplinaires des collaborateurs et des collaboratrices. Un ouvrage riche de contenus qui invite à comprendre la valeur patrimoniale du pèlerinage, car il n'y a selon nous de patrimoine que s'il est vivant. Le pèlerinage religieux traditionnel devenant marche pèlerine puis marche de longue durée n'en est-il pas le plus parfait exemple ?

Jean Simard
Département des sciences historiques
Université Laval
jeansimard1@videotron.ca

Jean-Louis Lalonde, *Les 175 ans de l'église Saint-Jean, 1841-2016*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2018, 583 p. 35 $

Après avoir effectué un grand survol des principales phases de la longue aventure franco-protestante au Québec[1], puis documenté le cas type de Belle-Rivière, une communauté rurale née de l'activité des colporteurs de Bible[2], voici que Jean-Louis Lalonde nous donne à consulter une vaste monographie montréalaise concernant la paroisse protestante urbaine sans doute la plus connue aujourd'hui grâce à l'ancienneté de son édifice, liée par la rumeur publique à la vie de Charles Chiniquy, et à son site central sur une rue Sainte-Catherine toujours bien animée.

Proposer une monographie historique s'appliquant à une communauté paroissiale urbaine, protestante et francophone de sa naissance en 1841 jusqu'à aujourd'hui, représentait un défi nécessaire tant cette aventure religieuse apparaît exceptionnelle du fait qu'elle a cherché tout au long à survivre en liant ensemble le paradoxe d'une identité protestante et d'une identité francophone majoritairement canadienne. Et cela au milieu d'une métropole tirée en avant par sa croissance industrielle, les flux changeants de sa composition démographique et les déplacements de sa population.

L'auteur disposait de plusieurs types de sources, notamment les séries de procès-verbaux du Conseil, la série des actes d'état civil, la liste des communiants et des procès-verbaux de plusieurs de ses organismes. S'y ajoutent les *Acts and proceedings* du synode de l'Église presbytérienne qu'ont continué les Annuaires de l'Église Unie du Canada à partir du regroupement confessionnel permis par la naissance de celle-ci. Les journaux religieux anglophones et *L'Aurore* fondée en 1866, puis *Credo* suivi d'*Aujourd'hui Credo* permettent à leur manière de suivre l'évolution de la communauté jusqu'aujourd'hui.

Comment organiser et donner sens à tous ces matériaux ? Voilà le véritable problème de tout historien. Parmi tous les choix possibles, l'auteur s'est replié sur la stratégie pratiquée depuis si longtemps dans nos monographies paroissiales : découper la durée selon le rythme des mandats pastoraux. Lalonde divise les successions pastorales en trois périodes.

La première, de 1839 à 1912, se situe dans la dynamique longue de conquête missionnaire des catholiques canadiens-français. Héritière d'un Réveil protestant suisse opposé au christianisme libéral et de l'activisme

1. Jean-Louis LALONDE, *Des loups dans la bergerie : les protestants de langue française au Québec, 1534-2000*, Montréal, Fides, 2002, 451 p.

2. Jean-Louis LALONDE, *Belle-Rivière 1840-2006*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2007, 2 t., 703 p.

évangélique de sociétés missionnaires d'origine britannique, la petite communauté Saint-Jean naît dans le modèle réformé de la tradition presbytérienne. On ne peut manquer de souligner que cette période difficile se loge en plein cœur de la période et de l'espace où se déploie le renouveau religieux catholique impulsé par Mgr Bourget. Deux appels à la conversion ont donc émergé à la suite des crises des années 1830. Celui qui propose de fonder la liberté du croyant directement sur la Bible aura toujours du mal à recruter, même lorsqu'il offre une alternative « canadienne-française » au catholicisme national traditionnel en pleine effloraison ultramontaine. Au tournant du XXe siècle, Saint-Jean regroupe 90 familles réunies dans l'église que nous connaissons aujourd'hui.

La deuxième phase, de 1912 à 1957, est celle d'une communauté devenue enfin autonome financièrement. Elle est maintenant davantage sûre d'elle-même et se solidarise à « travers ses sociétés féminines, sa croissance interne, son engagement dans la transmission des valeurs chrétiennes propres à des familles déjà chrétiennes » acquises avant leur émigration d'Europe (le cas du tiers de toutes les familles de la communauté), ou dans de petites communautés protestantes rurales dont les membres migrent vers le centre industriel montréalais (p. 258). L'apport de nouveaux convertis d'origine catholique se raréfie, sans se tarir toutefois. L'appartenance protestante exclut les enfants des écoles catholiques françaises et un processus d'anglicisation culturelle se développe au rythme même de la croissance de la scolarisation, y compris universitaire. L'adhésion au rassemblement œcuménique d'où résulte l'Église Unie n'y change rien (1924), même s'il permet le rapprochement avec d'autres communautés protestantes francophones.

La troisième période (1958-2016) sera celle des changements radicaux pour la paroisse Saint-Jean, au même rythme d'ailleurs que l'ensemble de la société québécoise bouleversée par l'arrivée d'une nouvelle génération politique porteuse d'un projet de modernisation de l'État québécois au sein duquel la déconfessionnalisation des institutions est à l'ordre du jour. Traversée par une véritable révolution de sa compréhension d'elle-même qui s'exprime dans les débats du second concile du Vatican, l'Église catholique se retire des institutions de la santé, de l'éducation et de l'aide sociale. À bien des égards, il s'agit d'une véritable dynamique de Réforme au cours de laquelle la fraternité œcuménique se célèbre ouvertement entre les communautés chrétiennes protestantes francophones et catholiques romaines, s'échangeant souvent leurs manières de célébrer et de se relier à la Bible. Exclue de la Nation depuis plus d'un siècle, la communauté Saint-Jean est activement incluse dans le nouveau courant nationalitaire, mise au défi de s'y ajuster. Mais cette dynamique s'ouvre en même temps sur une révolution culturelle sécularisante qui va toucher toutes les Églises traditionnelles, avec la baisse conséquente de la pratique religieuse. À l'entrée du vingt et unième

siècle, la croissance du protestantisme francophone aura pris la route de l'évangélisme et du pentecôtisme.

L'histoire de l'église Saint-Jean fournit une multitude de données et de détails illustrant la vie de cette communauté. Elle s'enrichit d'un dictionnaire des principaux membres actifs dans son histoire. Celui-ci permet de voir à l'œuvre la participation très active des hommes et des femmes de la communauté qui, contrairement à la tradition catholique romaine, donne au peuple une responsabilité qui s'étend non seulement aux choses administratives et financières, mais également au domaine spirituel grâce à l'institution des Anciens et aux débats présidant au choix des pasteurs, dont on teste la qualité de leur compréhension de l'Écriture comme de leurs capacités d'animer et de servir.

On regrettera évidemment l'espèce de pointillisme méthodologique de l'auteur qui ne sait pas tirer parti des séries documentaires qu'il a constituées aux prix de grands efforts. On pourra utiliser plusieurs annexes et une bibliographie. Plusieurs articles rédigés dans une approche historiographique plus contemporaine deviendront possibles à la suite de ce premier défrichage. Il faut en rendre hommage d'avance au pionnier.

Louis Rousseau
Professeur retraité
Département de sciences des religions
UQAM
louisdrousseau@videotron.ca

Yvan Lamonde, *Émonder et sauver l'arbre : Maurice Blain, la laïcité et la transition intellectuelle après Borduas*, Montréal, Leméac, 2021, 159 p. 20 $

Yvan Lamonde, historien et professeur émérite de l'Université McGill, nous propose la lecture d'un essai qui nous offre d'entrer, encore une fois, dans l'histoire des idées au Québec. Il y aborde aussi l'histoire intellectuelle et le thème de la laïcité, à travers le parcours d'un individu : Maurice Blain. L'objectif est de raconter le chemin de Maurice Blain et l'évolution de sa pensée sur la laïcité afin d'étudier la formation, dans la période de l'après-guerre, d'une pensée laïque au Québec.

La première partie de l'ouvrage présente le contexte éducatif et intellectuel dans lequel a évolué Blain jusqu'en 1960. De son externat chez les Pères de Sainte-Croix à ses études de notariat, Blain s'intéressait aux auteurs comme Maritain, Duhamel et Gide. Très tôt, il s'initia à la rédaction d'articles critiques sur le théâtre et la littérature. L'auteur fait ressortir des écrits de Blain son admiration pour la recherche de l'individualité et de

l'autonomie tout comme son adhésion aux principes du personnalisme chrétien. Blain voyait dans sa génération une crise de l'esprit et la volonté d'expérimenter la liberté. Lamonde effectue des parallèles entre les décennies 1930, 1940 et 1950 afin de nous replacer dans l'histoire de la littérature et de son impact au Québec. Ensuite, il présente les artisans du périodique *Cité libre*, comme Gérard Pelletier et Pierre Vadeboncœur, pour insérer Blain dans son milieu intellectuel des années 1950. La pensée de Blain s'est développée à travers ses relations et la rédaction d'essais et de critiques. Il y soulève le besoin de dynamiser la culture tout en conservant une continuité avec l'histoire de la nation. Il s'exprime sur le malaise religieux et la nécessité de liberté sur les plans spirituel et culturel. Un des moments déterminants de la vie de Blain, souligné par Lamonde, a été la grève de l'Alliance des professeurs de Montréal en 1951. Il y constate une injustice profonde, une nouvelle confusion du sacré et du profane et la possibilité de redéfinir l'autonomie et la laïcité. Le troisième chapitre nous amène dans un survol de la littérature des années 1960 et des changements qui s'y opéraient, mais toujours à travers les commentaires de Maurice Blain. Entre 1960 et 1966, il publie une quinzaine de contributions sur la laïcité et une dizaine d'articles sur la littérature émergente au Québec. C'est en partie à travers cette littérature qu'il formule sa pensée sur la liberté, le doute et la laïcité.

Le cœur de l'ouvrage se trouve certainement dans le quatrième chapitre, où on voit l'aboutissement des réflexions et de l'implication littéraire de Maurice Blain en une pensée laïque et sa promotion. Le chapitre porte sur la période 1960 à 1967, le Mouvement laïque de langue française (MLF) fondé à la suite de la création de la commission Parent et les enjeux de la laïcité dans le système d'éducation. À ce moment, trois solutions étaient présentées afin d'appliquer la laïcité. Pour Blain, le concordat restait une pente dangereuse et il considérait la laïcité intégrale comme la solution idéale. Toutefois, la solution Lacoste, soit la déconfessionnalisation progressive de l'éducation par l'intégration d'écoles non confessionnelles, semble à Blain la solution la plus réaliste. Lors des débats sur la laïcité, il demeure persuadé que celle-ci était la façon d'atteindre la liberté et l'égalité. Néanmoins, il est toujours ouvert à la réflexion, au doute et à la nuance, comme le montrent ses observations sur le conflit ouvrier de *La Presse* en 1964. Dans le même temps, Blain affronte des divergences avec les milieux qu'il fréquente, notamment lors de l'adhésion au Parti libéral du Canada de Gérard Pelletier, Pierre Elliott Trudeau et Jean Marchand en 1965 et au moment de l'ajout de l'indépendance au projet du MLF en 1966. Après avoir fait ce qu'il jugeait possible de faire pour la laïcité, Blain se retire du débat. Il publie un recueil de ses essais, sous le titre *Approximations*, en 1967.

La longue période de 1967 à 1996 est couverte dans le cinquième chapitre. Lamonde présente la façon dont Blain percevait en 1967 un

ressac intellectuel et politique. Il laisse de côté le combat pour la laïcité : entre 1967 et 1996, il ne publie que deux récits et quatre articles. Par les extraits de correspondances, Lamonde réussit à nous faire connaître l'état d'esprit de Blain, mais aussi d'en apprendre davantage sur son amitié avec d'autres figures de l'histoire intellectuelle québécoise, notamment Pierre Vadeboncœur.

Dans la dernière partie, Lamonde dresse un récapitulatif de l'histoire de Blain avec un approfondissement sur ses influences et sa philosophie personnelle. Les questions et inquiétudes de Blain tournaient autour de ce qu'il fallait *émonder* du passé et de la culture québécoise et ce qu'il fallait en *sauver*. Cette partie du livre nous mène aussi à la question centrale de l'essai. Après avoir lu sur la vie de Maurice Blain, son implication, son époque et ses relations, Lamonde pose la question : « quelle idée détermine les autres idées de la période, quelle pyramide ou arborescence permet de voir l'idée qui traverse les autres, quelle est la condition de possibilité d'un code intellectuel nouveau qui départage la décennie 1950 de celui des décennies 1930 et 1940 en amont et celui de la décennie 1960 en aval ? » (p. 126) À travers les pages qui suivent, il présente les débats d'idée de l'époque qui fondent selon lui l'épistémè des années 1950 : la liberté.

Cette incursion dans la vie de Maurice Blain offre un regard éclairant sur le développement de l'idée même de laïcité au Québec et son impact sur la façon dont elle est toujours en débat aujourd'hui. Parallèlement, l'ouvrage présente de manière intéressante la progression des idées et l'évolution du monde intellectuel québécois durant la première moitié du 20e siècle à travers les traces historiques de la vie d'un individu. Le choix de Maurice Blain pour aborder ce sujet est particulièrement judicieux du fait qu'il ne fut jamais directement impliqué sur la scène politique et syndicale. Outre l'épistémè de la liberté que souligne Lamonde, nous pouvons également y voir un éloge du doute et de la nuance. L'ouvrage se termine par une « Bibliographie chronologique des écrits de Maurice Blain », fort élaborée, que lecteurs et lectrices auront avantage à consulter en cours de lecture.

Stéphanie Audet
Candidate au doctorat en sciences des religions
Université Laval
stephanie.audet.5@ulaval.ca

Marie-Andrée Lamontagne et Julia Chamard-Bergeron, dir., « Qu'avons-nous fait de notre baptême ? », *Argument*, 23, 2 (printemps-été 2021), p. 13-80.

Ce numéro de la revue *Argument* présente, entre autres intérêts, un dossier succinct mais suggestif sur le catholicisme québécois. Le titre

en est emprunté au cardinal Ouellet qui répercutait, dans le contexte du Congrès eucharistique de 2008, la question posée par le pape Jean-Paul II aux catholiques français en 1980. C'est dire qu'il engage une problématique dépassant les frontières locales, problématique potentiellement pertinente dans tous les espaces culturels labourés par les socs de la modernité. Deux remarques collatérales nous semblent dès lors pertinentes.

Premièrement, les auteurs, ici, semblent avoir quitté la hargne ayant marqué le rapport des Québécois au catholicisme, « ce pelé, ce galeux d'où venait tout leur mal », depuis les années soixante. Une nouvelle génération s'exprime, et cela mérite attention. Peut-être a-t-elle la peau moins sensible que les fils immédiats de la Révolution tranquille, obsédés de « grande noirceur ». Elle hésite, en tous cas, à se prétendre porteuse de Lumières capables de balayer une obscurité séculaire. Et elle se montre d'emblée consciente qu'avant 1960, l'histoire des hommes et des femmes d'ici a comporté ses limites, certes, mais aussi ses fécondités.

Deuxièmement, si les fulgurances lumineuses ne semblent guère les impressionner, les auteurs sont en revanche sensibles à la pluralité des quêtes humaines, à leurs nuances et à leurs relatives pertinences. Ils ne craignent pas alors de *confesser* leurs propres postulats croyants.

Certains se montrent *confesseurs* au sens traditionnel du mot : fidèles, admiratifs du trésor déposé par des générations de croyants et entretenu, avec adresse ou maladresse (cela, finalement, est bien relatif), par des personnes elles-mêmes encadrées par des institutions, et en conséquence plus ou moins soumises aux ordres d'une certaine culture. **Carl Bergeron** célèbre ainsi le personnage plus grand que nature de Marie de l'Incarnation, la « grande Marie » qui se paye « le luxe de la sainteté[1] » dans les froidures boréales. **Édouard Shatov** s'inquiète de la patrimonialisation des restes du catholicisme d'antan. **Maxime Huot-Couture** décèle celui qui « se souvient » chez le catholique et le Québécois (mais est-ce bien vérifiable dans le cas du dernier ?). **Antoine Malenfant** insiste sur l'importance des liens entre les engagements personnels et les communautés, militant pour « l'enracinement » des premiers dans les secondes (mais où sont-elles, ces communautés ?).

D'autres *confessent* également, mais dans un autre contexte et un sens plus éclaté. Ainsi **Pierre Nepveu** déclare-t-il d'emblée son athéisme tout en cherchant les voies (et les voix) de l'altruisme et de la joie « dans un monde sans Dieu ». **Daniel Tanguay**, après avoir évoqué « la douleur sourde face à l'agonie de ce qui fut la religion de nos ancêtres », interroge les finalités des discours tenant aujourd'hui lieu de débats sur la laïcité de l'État.

1. Signalons son livre : *La Grande Marie ou le luxe de sainteté*, Montréal, Médiaspaul, 2021, 80 p.

Sa conclusion mérite d'être entendue : il faudra bien un jour « mettre entre parenthèses le vif sentiment de supériorité morale que le fait d'être devenus modernes semble nous avoir subitement conféré ».

Certes, *confesser* une posture, une vision du monde, des croyances ou une foi est le prérequis d'un discours *argumentatif.* On ne peut donc se surprendre d'en trouver la manifestation dans une revue qui s'appelle *Argument.* Ce petit dossier témoigne, dans ce contexte, moins d'une érudition que d'une évolution de la conscience historique, dans une transmission intergénérationnelle jeune encore et dont on ne sait pas ce qu'en feront les générations montantes. On peut pourtant espérer qu'elle permette de mieux accueillir l'autre dans sa différence, ce qui peut bien être un défi majeur que rencontreront les générations à venir. Et on sait qu'il est important pour cela d'apprendre à accueillir sa propre histoire dans sa singularité, c'est-à-dire avec les fécondités et limites qui lui sont propres. Ce dossier y contribue.

Chacun de ses textes témoigne, à sa façon, d'une *quête* dont les objets, tout hétéroclites qu'ils puissent paraître, viennent jalonner des parcours de sens. Et ces parcours mènent au cœur de l'humain, un cœur *sensible,* certes parfois blessé mais toujours palpitant, à la manière de la mémoire elle-même. Cette quête mérite respect, même et surtout quand ses objets paraissent étranges.

Le catholicisme, matrice politico-culturelle du Canada français ? Cette Mère, on l'a pour un temps voulue toute pure, sans histoires. Dans les constructions de la mémoire, elle s'avère aujourd'hui compagne de galère. Qu'y perd-elle ? Qu'y gagne-t-elle ? Peut-être gagne-t-elle en *incarnation* ce qu'elle perd en *sublimation* ?

Raymond Lemieux
Faculté de théologie et de sciences religieuses
Université Laval
raymond.lemieux.2@ulaval.ca

Dominique Marquis, *Jules-Paul Tardivel, l'homme public et l'homme privé (1851-1905)*, Montréal, Leméac, 2021, 237 p. 30 $

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce livre de l'historienne Dominique Marquis qui traite d'un personnage marquant du journalisme catholique de combat au Québec à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle : Jules-Paul Tardivel. Quasi oublié aujourd'hui, l'homme suscitait à l'époque autant l'admiration de certains que la suspicion et la contestation de plusieurs autres. Jugeant l'Église catholique du Canada français menacée dans son existence par le libéralisme et les francs-maçons, Tardivel s'attaquait alors tous azimuts à ceux qu'il identifiait aux adversaires de Dieu, de l'Église et

du pape. C'est dans son hebdomadaire *La Vérité*, surtout, lancé en 1881, que cet ultramontain intransigeant, aussi acharné qu'implacable dans sa défense de l'Église catholique, propageait ses idées.

Dominique Marquis en trace ici un portrait qu'elle fonde sur des traits de sa personnalité qu'elle explore jusque dans son intimité. C'est l'originalité de ce livre qui conduit le lecteur au-delà de *La Vérité*. Il ne s'agit pas d'une biographie, car l'autrice demeure sélective dans le choix de son propos et dans des aspects circonscrits de la vie du personnage. Dans l'ensemble, ce portrait est réussi. Il s'appuie sur une méthodologie scientifique éprouvée et est porteur de solides interprétations qui suggèrent plusieurs nouveautés dans la compréhension de ce personnage plus complexe que ce qu'en avait révélé jusqu'à maintenant l'historiographie.

Présenté sans complaisance, avec les nuances qui s'imposent, dans un style fluide qui souffre néanmoins de répétitions superflues, ce portrait repose sur quatre traits de caractère de Tardivel qui ordonnent les quatre chapitres du livre. D'abord, c'est la peur qui conduit Tardivel « à tenir un siège et [à] protéger l'Église canadienne des assauts des ennemis » ; puis, ce sont sa lassitude et son découragement qui témoignent éloquemment que son « œuvre [est] difficile à soutenir » ; ensuite émerge le combatif qui se charge de « faire la guerre aux francs-maçons » si comminatoires à ses yeux ; enfin, c'est l'entêté qui ne peut s'empêcher d'agir comme « un homme passionné ». À l'intérieur de chacun de ces chapitres, l'autrice se charge de confirmer ces traits de caractère par l'étude de divers cas qui transportent le lecteur au cœur d'années mouvementées qui s'étendent de 1881 à 1905.

Sans entrer dans les détails, mentionnons que le lecteur découvre les prises de position de Tardivel face à divers personnages ou événements qui ont suscité son indignation, voire sa colère, révélant alors crûment sa personnalité. Notons seulement ses démêlés avec Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau, avec Louis Fréchette, ses réactions concernant la division du diocèse de Trois-Rivières qu'il identifie à un complot contre Mgr Louis-François Laflèche, l'affaire Louis Riel, l'affaire Diana Vaughan et ses divers projets d'écriture dont la réalisation fut souvent parsemée d'obstacles contrariant ses ambitions. La seule réserve que je désire émettre concerne le fait qu'en dépit du titre de son ouvrage qui présuppose que l'homme public sera abordé dans son ensemble, l'autrice aborde trop peu, sauf des lignes ici et là, le nationalisme de Tardivel pourtant discuté à l'époque et auquel il a consacré une attention particulière.

Pour bien saisir plusieurs des dimensions du personnage, Dominique Marquis le situe aussi dans son temps et, surtout, dans l'évolution même de l'Église catholique au Canada français. Face aux ultramontains rébarbatifs à toutes concessions, des membres plus modérés du clergé et de l'épiscopat

tentèrent progressivement d'adapter l'Église à l'évolution de la société canadienne-française et prônèrent un catholicisme plus ouvert. Tardivel, qui se campa résolument sur ses idées et qui refusa d'assumer la responsabilité de ses échecs, s'isola dans son époque, ce qui l'éloigna alors des plus modérés, même de Mgr Laflèche et de quelques-uns de ses meilleurs amis qui l'avaient tellement aidé moralement et financièrement pendant plusieurs années. La dernière période de sa vie fut parmi les plus difficiles car, en outre, des problèmes de santé minèrent inlassablement ses énergies. Tout cela, Dominique Marquis le raconte abondamment.

Au-delà de *La Vérité* et des livres écrits par le journaliste, l'autrice fait appel à d'autres types de sources qui conduisent le lecteur à mieux connaître l'homme. Par eux, Tardivel se dévoile peu à peu. Il s'exprime sur ses émotions diverses, montre son intransigeance, mais aussi son découragement devant une œuvre qui le dépasse souvent, révèle ses interrogations face à Dieu qui semble lui imposer tant de sacrifices, enfin, même s'il est quasi totalement embourbé dans ses tracas financiers, atteste qu'il se préoccupe du mieux qu'il peut de sa famille. Il y a, d'abord, l'abondante correspondance avec ses conseillers, amis, éditeurs, conservée à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et dans les Archives des Jésuites au Canada. Puis, son journal personnel que l'autrice explore à bon escient sous l'angle privilégié adopté dans ce livre, ce qu'aucun autre auteur avant elle n'avait fait. Certes, l'historien Pierre Savard avait produit un ouvrage remarquable et des plus fouillés sur le journaliste, mais il n'avait pas privilégié l'objet à la base de ce livre.

Ces sources sont présentées succinctement dans la bibliographie très – trop – sélective apparaissant à la fin du livre. J'aurais aimé y retrouver l'ensemble de la riche documentation transmise dans les notes en bas de page. Par ailleurs, sur ces sources, je me permets d'ajouter une précision. J'ai constaté à certaines reprises que l'autrice se désolait de n'avoir pas trouvé dans la correspondance certaines lettres manquantes. Lors de mes recherches sur le nationalisme de Tardivel, j'ai découvert dans un entrepôt de la Régionale Jules-Paul Tardivel, à Donnacona, un fonds d'archives jamais consulté alors. Il contenait, notamment, un regroupement de quelques centaines de lettres liées à Tardivel, son journal personnel écrit entre 1884 et 1886, la mention de l'existence d'au moins cinq chapitres de son premier roman intitulé *L'œuvre d'un croyant*, des procès-verbaux du Cercle catholique de Québec auquel il fut associé, enfin, une partie de sa bibliothèque personnelle. Je rappelle que l'autrice a parcouru quelques-unes de ces sources devenues publiques. Mais a-t-elle eu accès à toute la documentation énumérée précédemment ?

Au total, tout en tenant compte des quelques réserves émises auxquelles je greffe l'absence d'un index, j'invite à la lecture de ce livre. En historienne

en pleine possession de son métier et de ses exigences, Dominique Marquis esquisse ici un portrait réaliste, nuancé et crédible de Jules-Paul Tardivel qui ajoute à ce que nous savions sur ce journaliste. La personnalité complexe de l'homme forme la base des interprétations et des conclusions rigoureuses avancées par l'autrice. Un seul souhait : que Dominique Marquis ne tarde pas à produire la biographie exhaustive de ce personnage qu'elle connaît si bien.

Réal Bélanger
Département des sciences historiques
Conseiller au Dictionnaire biographique du Canada
Université Laval
real.belanger.1@ulaval.ca

Géraldine Mossière, dir., *Dits et non-dits : mémoires catholiques au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2021, 236 p. 35 $

La sortie du religieux orchestrée par la génération des baby-boomers constitue l'un des mythes les plus tenaces de l'histoire religieuse du Québec. La déconstruction minutieuse proposée par l'ouvrage collectif dirigé par Géraldine Mossière tombe donc à point nommé. Ces actes d'un colloque tenu en 2017 montrent que les baby-boomers (ici, 1945-1957) adoptent une grande diversité de croyances et de pratiques, sans oublier les variantes de non-croyance. Il s'agit en fait d'une adhésion spirituelle critique ancrée, en totalité ou en bonne partie, dans le catholicisme. Les contributions, à la rencontre de l'anthropologie et de la sociologie religieuses, analysent des parcours de vie sous l'angle de la religion vécue, enchevêtrée au contexte sociohistorique (la rupture occasionnée par la Révolution tranquille et ses suites). On s'étonne tout de même de lire un bilan historiographique qui oblitère d'importantes nuances apportées par une trentaine d'années de recherche sur le catholicisme québécois (p. 10). Heureusement, l'analyse montre bien comment l'histoire de la « Grande noirceur » est mythifiée par les personnes mêmes qui l'ont vécue.

Au-delà des qualités intrinsèques des contributions, Mossière offre un véritable ouvrage collectif, qui est essentiellement le fruit d'équipes de recherche partageant une même approche théorique et méthodologique, bien expliquée (**G. Mossière**) et critiquée (**E.-M. Meunier**, **J.-P. Perreault** et **S. Wilkins-Laflamme**). Cette forte cohérence d'ensemble permet d'approfondir le sujet dans toute sa complexité. Mais il y a un prix à payer : quelques redondances mineures apparaissent ici et là quant à la méthodologie retenue. Au fil des chapitres et grâce aux entrevues de fond (43 personnes répondantes pour l'équipe de Mossière), on cerne la religiosité des baby-boomers, puis les transformations vécues et enfin les mutations individuelles et collectives du catholicisme québécois.

Les spécialistes montrent l'attachement critique que portent les baby-boomers à une partie du catholicisme, mais qui est toujours subordonné à l'autonomie des individus. En quelque sorte, cette génération n'a pas jeté le bébé (catholique) avec l'eau du bain (ecclésiastique) (**I. Olazabal**, **S. Wilkins-Laflamme**). Il s'agit d'une « modernité de responsabilités » pour ces « pèlerins spirituels », qui suscite une relation ambivalente au catholicisme, non sans une certaine nostalgie (**G. Boucher**). Ainsi, cette religion est surtout associée au passé et en particulier à leurs parents (**P. A. Richard**). Cette contribution, rédigée par un intervenant en soins spirituels, a certes une assise scientifique moins grande, mais elle enrichit la discussion en interrogeant la vulnérabilité des malades.

M. Burchardt esquisse trois idéaux-types qui synthétisent le rapport au religieux dans un monde séculier : l'émancipation, la privatisation et la politisation. Selon lui, la sécularisation n'induit pas un refus du religieux, mais il reste tout de même tabou pour la génération du baby-boom (**D. Meintel**). Cela invisibilise un religieux pourtant bien vivant et, finalement bien flagrant et pas du tout confiné à la sphère privée. Ce sont les normes sociales qui dictent les phénomènes invisibles (funérailles collectives catholiques) et visibles (port d'un couvre-chef). Comme le souligne **V. Aubourg** en postface, les sciences sociales ont aussi relayé un certain tabou, négligeant l'étude du catholicisme contemporain. Nous ajouterions que cela ne surprend guère dans la mesure où les baby-boomers ont longtemps animé la recherche.

La religiosité de ce groupe d'âge, qui peut être dans une certaine mesure un bricolage de diverses spiritualités, répond à leurs besoins en fonction de leurs valeurs, souvent empreintes d'un humanisme hérité du catholicisme. Leur spiritualité, résolument intramondaine et intérieure – et donc cachée – vise l'amélioration du bien-être individuel, et parfois, collectif (**I. Kostecki**, **J. Itel**). Les parcours de vie personnels n'expliquent pas à eux seuls l'évolution religieuse du Québec. **S. Wilkins-Laflamme** décrit la mutation synchronique du religieux dans toutes les catégories d'âge. Ainsi, même le « catholicisme culturel » des baby-boomers se délite. Les générations plus jeunes en retiennent l'humanisme, l'autonomie, la subjectivation des croyances et la critique de l'Église, tout en enterrant un rapport plus identitaire et culturel au catholicisme (**E.-M. Meunier**, **J.-P. Perreault** et **S. Wilkins-Laflamme**). Le catholicisme français connaît un mouvement similaire. Toutefois, alors que la génération du baby-boom s'inscrit davantage dans des valeurs progressistes et dans l'esprit de Vatican II, les plus jeunes catholiques adoptent une posture plus conservatrice, critique de la modernité. Loin d'une résurgence du passé, il s'agit là aussi d'une évolution induite par le catholicisme des soixante dernières années (**V. Aubourg**).

Les textes réunis par Géraldine Mossière contribuent à une compréhension plus fine de l'évolution du catholicisme depuis la Révolution tranquille.

Ils éclairent les multiples rapports de toute une génération qui est effectivement sortie d'une religion, le catholicisme-institution né au milieu du XIXe siècle, tout en adaptant une partie de son héritage culturel et spirituel. En ce sens, l'ouvrage permet de situer le rôle du religieux dans les débats sociopolitiques actuels. L'article de **D. Meintel** est à cet égard éloquent, mais toutes les contributions enrichissent la réflexion. Les chercheuses et les chercheurs participent donc au défrichage d'un terrain encore peu exploré. Ce volume devrait très certainement stimuler de nouvelles enquêtes sur l'évolution du catholicisme québécois, par-delà la rupture de la Révolution tranquille et, souhaitons-le, avec le concours des historiennes et des historiens.

Sébastien Lecompte-Ducharme
historien
Fédération des centres de services scolaires du Québec
sebastien.lecompted@hotmail.com

Denise Robillard, *Témoin d'une Église de printemps : itinéraire spirituel et pastoral de Paul-Émile Charbonneau*, Montréal, Novalis, 2021, 168 p. 20 $

L'historienne Denise Robillard propose aujourd'hui une courte biographie consacrée au premier évêque titulaire de Hull, Mgr Paul-Émile Charbonneau (1922-2014). Elle approche le personnage sous deux angles : l'acte pastoral et la dimension spirituelle. Les quatre premiers chapitres parcourent de manière classique les origines familiales de Charbonneau, son cheminement académique et les grandes étapes de son ascension au sein du clergé. Il ne faut pas survoler ces pages trop rapidement, car on y glane les fondements de son *itinéraire,* notamment l'influence des « fulgurations » de Maurice Zundel, « ce génie de poète et de mystique » (p. 14) et les effets d'une intense expérience vécue au contact avec la pauvreté à Sainte-Thérèse qui fonderont son « option préférentielle pour les pauvres ».

Le livre permet de comprendre l'impact des réseaux de Charbonneau sur sa vie. En devenant très tôt un des bras droits du premier évêque de Saint-Jérôme, Mgr Frenette, il participe, aux côtés de Fernand Dumont, à la *Grande Mission* (1956-1958), cette grande enquête sociologique qui devait permettre une connaissance fine du milieu et une meilleure organisation de la pastorale d'ensemble. Cette expérience le marquera profondément et sera reprise dans son propre diocèse, au moment de sa création.

Denise Robillard fait bien ressortir que Charbonneau appartient à cet épiscopat ouvert au changement. Lorsqu'il devient l'auxiliaire de l'évêque d'Ottawa, sa tristesse de quitter Saint-Jérôme où tout demeurait encore à consolider est compensée par l'idée d'une « mission originale qui devait

servir de modèle, […] la mission d'être l'évêque d'une Église de printemps, une Église de rajeunissement » (p. 51). Il ne faut donc pas se surprendre de le voir dire que les années conciliaires (1962-1965) furent « les quatre plus belles années de [sa] vie » (p. 61). C'est durant cette période où il coordonne le travail des évêques et des théologiens canadiens que le diocèse de Hull est créé (1963). Ces chapitres sont parmi les plus stimulants de l'ouvrage, mais nous laissent en même temps sur notre appétit. On aurait aimé un développement plus ample, notamment sur le plan de sa pensée. En 1964 et 1965, il publie dans le *Bulletin paroissial* de son diocèse, de nombreux textes sur le Concile. Quelques bribes nous sont données, notamment sur le plan de l'œcuménisme, de la liturgie et de l'option préférentielle pour les pauvres, mais on aurait aimé ici des extraits plus nombreux et une réflexion approfondie sur le processus de réception.

L'après-Concile est, pour Mgr Charbonneau, le temps de l'organisation de son diocèse et de son programme pastoral. D'emblée, il l'inscrit dans la logique du décret sur l'apostolat des laïcs (*Apostolicam Actuositatem*). Son rêve est de voir le clergé et le « Peuple de Dieu » marcher main dans la main, comme « une communauté de charité » (p. 79) au sein d'une « Église servante et pauvre » (p. 80). La décennie de son épiscopat (1963-1972) est marquée par une série d'initiatives. Outre l'envoi de prêtres diocésains en mission au Brésil, il accorde des responsabilités à de nombreux laïcs des deux sexes, à une époque où la chose ne se fait pas encore vraiment. Il surprend aussi de nombreuses personnes en valorisant la construction de nouvelles églises sur le modèle de centres multifonctionnels (p. 85) et met en place une commission sur le modèle de la *Grande Mission*, afin de se faire une idée précise de la réalité des communautés croyantes de son territoire épiscopal.

Ces nombreux chantiers lancés dans l'enthousiasme ne peuvent pas effacer les changements du christianisme québécois qui vont en s'accélérant après 1965. La bonne volonté un peu naïve de l'évêque se confronte rapidement à de nouveaux défis. Lui qui se voit comme « l'homme engagé, de patience active, […] qui se donne du mal pour que les choses avancent […] » (p. 101), doit composer avec des forces qui ne voient pas l'avenir de l'Église de la même façon. Lui qui espérait une transition d'une Église cléricale à une Église Peuple de Dieu ne peut retenir de nombreux jeunes prêtres qui quittent le sacerdoce ou ces croyants qui le font sur la pointe des pieds. De plus, sa solidarité avec les autres évêques et l'Église le place en porte-à-faux avec l'opinion publique, notamment lors de la crise liée à l'encyclique *Humanæ vitæ,* ce qui le blesse profondément. Enfin, lui qui prépare des formations spirituelles et pastorales développées dans l'esprit du concile Vatican II pour son clergé se confronte à l'inertie et à l'indifférence d'une partie de celui-ci. Cela et d'autres aspects administratifs l'useront prématurément.

« Un vague sentiment d'échec » (p. 88) et le désir de ne pas être « un serviteur diminué » (p. 103) l'inciteront à demander au Saint-Siège d'être relevé de ses fonctions en 1972. Une fois son successeur choisi, il poursuivra pendant plus d'une vingtaine d'années un projet de formation permanente des prêtres où il trouvera un grand réconfort. Enfin, les dernières années de sa vie seront marquées par de « nouvelles grâces », notamment celle de l'approfondissement de la spiritualité de Zundel, la (re)découverte des Béatitudes et le désir de rappeler l'héritage du concile Vatican II à travers un cycle de conférences et d'écrits.

Ce livre rappelle plusieurs choses importantes. Il souligne d'abord avec justesse le poids de cet événement fort qu'a été la *Grande Mission* dans l'histoire religieuse du Québec et dans la vie de Mgr Charbonneau. Ensuite, il replonge dans l'effervescence du Concile et permet de saisir ses effets sur les décisions pastorales d'un évêque. Ce lien n'est pas toujours esquissé dans les études religieuses et Denise Robillard le fait bien. Enfin, le livre souligne certains traits spirituels de Mgr Charbonneau sans tomber dans les bondieuseries. Cela dit, cette spiritualité méritait une analyse un peu plus fine. On aurait aimé avoir dans une annexe des extraits plus consistants de sa pensée afin de mieux en circonscrire les traits. Cela dit, ce sont des réserves mineures. Dans son genre, le livre de Denise Robillard fait œuvre utile et historicise avec respect et érudition, le parcours d'un homme d'espérance qui méritait de ne pas tomber dans l'oubli.

Dominique Laperle
Pensionnat du Saint-Nom-de-Marie
Outremont
dominiquelaperle@gmail.com

Philippe Roy-Lysencourt, dir., *Histoire de la délégation apostolique du Saint-Siège au Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, xiii, 287 p. 35 $

Cet ouvrage réunit les actes du colloque international tenu au Collège pontifical canadien à Rome les 14 et 15 décembre 2015. Fruit du travail de onze chercheurs, ce collectif situe la délégation apostolique du Saint-Siège au Canada dans l'histoire des relations diplomatiques. Les textes présentés se concentrent sur la période entre l'arrivée du premier délégué apostolique au Canada en 1877 et la création de la nonciature apostolique en 1969.

Le directeur, Philippe Roy-Lysencourt, professeur agrégé à la faculté de théologie et sciences religieuses de l'Université Laval, est l'auteur de plusieurs livres, notamment de la première biographie (sommaire) du cardinal Rafael Merry del Val, délégué apostolique au Canada en 1897.

Contrairement à ce que laisse supposer le titre, ce livre n'a pas la prétention de raconter une histoire complète et exhaustive de la délégation apostolique au Canada. En introduction, le directeur présente le collectif comme « l'amorce d'une étude spécifique sur la question » (p. 3). Plusieurs chapitres donnent effectivement l'impression de résultats parcellaires qui feront éventuellement partie de publications traitant des différents sujets dans un cadre beaucoup plus large.

Les articles présentent des recherches approfondies dont les auteurs démontrent bien la nouveauté et la pertinence. Le lecteur termine sa lecture impatient de lire les travaux complets des participants. Soulignons le bilan de la recherche dans les archives romaines par **Matteo Sanfilippo**, qui éclairera plus d'un chercheur sur les pistes à suivre. On regrettera seulement que le chapitre n'ait pas été mis à jour depuis la présentation de 2015, considérant les ouvertures d'archives des dernières années.

La plupart des chapitres s'intéressent à un délégué apostolique en particulier, mais chacun y va de son angle. Certains tentent l'approche d'une biographie complète (**Olivier Sibre** sur Ildebrando Antoniutti) tandis que d'autres se concentrent sur un événement précis (**Gilles Routhier** sur Donato Sbarretti et le concile plénier de Québec) ou sur un aspect de la délégation (**Pierre Hurtubise** sur Andrea Cassulo et sa relation avec Rodrigue Villeneuve). Deux chapitres s'intéressent à des thématiques beaucoup plus larges qui ne concernent pas un délégué unique (**Éric Desautels** et le missionnariat ainsi que **Athanasius D. McVay** sur les Ukrainiens canadiens).

L'ouvrage présente les faiblesses inhérentes aux actes de colloque. Aucun chapitre n'est consacré à Mgr Pellegrino Francesco Stagni (1910-1918) malgré la présence parmi les auteurs du collectif de Roberto Perin, spécialiste du sujet. Les quatre derniers délégués qui précèdent la création de la nonciature sont également négligés. Un article rédigé en anglais par Athanasius D. McVay n'a pas été traduit. Finalement, on peut regretter l'absence d'index qui aurait facilité la recherche.

Un colloque est l'occasion pour un chercheur de présenter les résultats de ses recherches. Le temps étant limité, le présentateur va souvent se concentrer sur ses découvertes et ne mentionner l'historiographie que pour démontrer la nouveauté de ses propres travaux. Cela s'explique et s'excuse dans le cadre d'une présentation orale, mais dans le cadre d'une publication écrite, on s'attend à davantage de renvois à la littérature. Bien que le collectif présente des articles qui sont pour la plupart irréprochables sur ce plan, ceux de Gilles Routhier, Olivier Sibre et, tristement, Philippe Roy-Lysencourt lui-même, citent un très grand nombre de sources, mais ne contiennent que très peu de références et aucune bibliographie.

Ce livre amène à s'interroger sur les actes de colloque en général. Roy-Lysencourt reconnaît qu'il ne s'agit pas d'un travail de référence et affirme que « les actes d'un colloque ne peuvent certainement pas avoir une quelconque ambition de ce type » (p. 11). Dans les faits, qu'est-ce qui empêche les actes de colloque d'être plus ambitieux ? Est-il interdit d'aller chercher la contribution de quelques auteurs n'ayant pas participé à l'événement afin de produire un ouvrage plus complet ? Les contributeurs doivent-ils se limiter à traiter du sujet de leur présentation ? On imagine bien les difficultés rencontrées dans la production de cet ouvrage en constatant que six ans séparent les présentations originales et la parution du volume. Il est tout de même regrettable que certains actes de colloque vendus comme des livres s'apparentent à un numéro spécial de revue thématique.

À défaut d'être un ouvrage de référence, ce collectif sera un incontournable pour tout étudiant ou chercheur s'intéressant à l'histoire politique, religieuse ou diplomatique du Canada. On suivra avec intérêt l'évolution des travaux des participants, car l'aperçu que présente cet ouvrage semble très prometteur.

Alexandre Dumas
historien
Alexandre.Dumas@uqtr.ca

Philippe Volpé, *À la frontière des mondes. Jeunesse étudiante, Action catholique et changement social en Acadie (1900-1970)*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2021, 376 p. 40 $

Tiré de sa thèse de doctorat, l'ouvrage que propose Philippe Volpé représente une contribution majeure à l'historiographie. Rigoureux et fouillé, le livre parvient de manière remarquable à lier ensemble des thématiques traitées d'ordinaire en silos : les histoires de l'éducation, du nationalisme, des jeunes et de la religion s'entremêlent pour offrir au public un riche portrait de la période couverte (1900-1970). Pour accomplir une telle prouesse, la recherche, on l'imagine, a dû être considérable. L'auteur, citant ici un discours reproduit dans une feuille étudiante et là le manuscrit d'un fonds d'archives méconnu, s'empare de la littérature savante afin d'en tirer à chaque fois la phrase pertinente ou l'élément utile à son propos. Une mention toute spéciale doit être faite au style : l'écriture est soignée, précise et claire, sans jamais manquer de souffle.

L'objectif de l'auteur est ambitieux : raconter l'histoire des mobilisations collectives acadiennes de Lemuel J. Tweedie à Louis J. Robichaud en prenant pour point de vue la jeunesse étudiante. La surreprésentation des matériaux puisés dans l'histoire du Nouveau-Brunswick, où les mouvements étudiants

et d'Action catholique ont laissé davantage de traces, n'empêche pas Volpé de lutter contre une focale trop réductrice, son cadre géographique englobant à la fois le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard. Soucieux de ne pas amalgamer ce qui se passe dans les Maritimes à ce qui se passe au Canada français, Volpé ne conserve pas moins toujours un regard vers ce qui déroule en dehors des frontières des Maritimes, traçant de précieux parallèles ou comparaisons avec, entre autres, le Québec. Par exemple, la fondation de l'Association catholique de la jeunesse acadienne (ACJA) en 1908 est pour lui l'occasion de revenir sur ses rapports avec l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC), qui cherche à rallier l'ACJA au mouvement canadien-français.

Souhaitant échapper à une lecture manichéenne qui n'aurait fait que reproduire pour l'Acadie le mythe du passage de la Grande noirceur québécoise à l'*aufklärung* de la Révolution tranquille, Volpé cherche à situer la jeunesse étudiante acadienne « à la frontière de plusieurs mondes » : le local et l'universel, le social et le politique, la jeunesse et l'âge adulte, le travail intellectuel et le loisir. Un choix méthodologique l'a aidé dans sa démarche : inspiré par les travaux de Jean-François Sirinelli, Volpé a composé des fiches sur les actrices et acteurs de son champ d'études afin de connaître leurs itinéraires et « structures de sociabilité », ce qui inclut un arpentage de leurs réseaux et de leurs interventions publiques. Il a pu ainsi mieux contextualiser les parcours intellectuels en changeant d'angle et de lunette d'approche selon les circonstances.

Les chapitres se suivent dans un ordre logique. Après avoir montré comment la jeunesse acadienne est organisée par les élites (chapitre 1) et découvre éventuellement la « question sociale » (chapitre 2), Volpé analyse le rapport au temps et au monde des étudiantes et étudiants (chapitre 3). Dans le chapitre 4, l'auteur revient sur certaines opinions au sujet, entre autres, du nationalisme et du féminisme, tout en analysant la mise sur pied de l'Association étudiante acadienne de l'Université Laval (1944) et l'Association générale des étudiants acadiens (1947), première fédération étudiante acadienne que Volpé qualifie de « variante acadienne de l'ACJC post-1941 » (p. 212).

Le dernier chapitre est le moment de boucler la boucle : si le premier chapitre portait sur l'organisation de la jeunesse acadienne, le chapitre 5 montre comment celle-ci s'organise en tâchant de mettre sur pied, notamment, des syndicats étudiants. Une pédagogie humaniste inspirée du personnalisme remplace alors progressivement la conservation d'une nation perçue comme idéalement holiste et immuable, image figée de la nation célébrée par celles et ceux qui se sont faits les chantres de la survivance acadienne. Cette évolution n'aurait sans doute pas été possible sans le développement démographique, social, politique et économique de l'Acadie, développement dont on peut

donner comme manifestations la transformation de *L'Évangéline* en quotidien en 1949, les noces d'or de la Société mutuelle l'Assomption en 1953 (à un moment où l'actif de l'organisation dépasse les dix millions de dollars) et l'essor de la population francophone au Nouveau-Brunswick (qui passe de 18 % à 36 % de la population totale entre 1881 et 1951).

Ce qu'on découvre à lire l'ouvrage de Volpé, c'est une Acadie au diapason des débats qui animent le reste du monde catholique. Les jeunes qui joignent les organisations catholiques se satisfont de moins en moins de la relation de tutelle avec des élites qui les traitent en « bébés ». Ils veulent faire entendre leurs voix dans la construction de l'Acadie en tant que citoyennes et citoyens à part entière sans rompre avec leurs convictions religieuses. « En somme, écrit Volpé, les jécistes ont progressivement ouvert la voie aux étudiantes et étudiants hors des sentiers prescrits par la hiérarchie catholique, mais au nom même d'une Action catholique éclairée, soit un catholicisme actif et conscient. » (p. 192) La création de la Presse Étudiante acadienne et de l'Union générale des étudiants acadiens en 1963 va accentuer la volonté de constituer le groupe des étudiantes et étudiants (vus comme des travailleuses et travailleurs intellectuels) en bloc autonome, soucieux de défendre leurs droits et leurs idéaux, en reprenant l'esprit de la Charte de Grenoble (1946). Cette évolution débouchera sur des aspirations de plus en plus situées à gauche, sans qu'il y ait forcément divorce avec l'éthique personnaliste promue par les mouvements d'Action catholique spécialisée du passé.

Il faut le dire : *À la frontière des mondes* est captivant, d'un bout à l'autre. On y apprend une foule de choses sur la jeunesse, l'engagement citoyen, la science pour l'action, la religion comme puits de valeurs sociales et politiques, l'Église comme institution d'encadrement social. L'ouvrage intéressera non seulement les spécialistes de l'Acadie, mais toutes celles et tous ceux qui cherchent à comprendre l'évolution d'une société « entre ruptures et constantes ».

Jean-Philippe Warren
Département de sociologie et d'anthropologie
Université Concordia
Jean-philippe.warren@concordia.ca